



HAL
open science

Tenaces préjugés anti-européens : confrontation du Normand Wace et de l'Anglais La amon

Marie-Françoise Alamichel

► **To cite this version:**

Marie-Françoise Alamichel. Tenaces préjugés anti-européens : confrontation du Normand Wace et de l'Anglais La amon. Colette Stévanovitch; René Tixier. *Profondeur et Surface*, 7, AMAES, pp.265-289, 2003, GRENDEL, 2-901198-35-X. hal-01567362

HAL Id: hal-01567362

<https://hal.science/hal-01567362v1>

Submitted on 23 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tenaces préjugés anti-européens : confrontation du Normand Wace et de l'Anglais Lazamon.

Marie-Françoise Alamichel
Université Paris Est

Ne voldrent estrange hume attraire
Ne d'estrange hume seinnur faire
(Wace, *Roman de Brut*, vers 9821-2)

For longe bið auere þat ne iwurð næuere
þat we uncuðne mon to kinge scullen hæbben
(Lazamon, *Brut*, vers 11557-8)

Le portrait, aussi bien pictural que littéraire, n'est pas un art achevé au Moyen Age. Le *Roman de Brut* de Wace (1155) et le *Brut* de Lazamon (vraisemblablement entre 1189 et 1216) présentent, en une longue galerie, l'histoire de 114 rois qui se succèdent à la tête du royaume de la [Grande-]Bretagne. Même en ce qui concerne Arthur, la description reste à la surface des choses, seuls les faits marquants de chacun des règnes, de la vie et du caractère des souverains étant donnés. Car les rois ne sont pas les personnages principaux des deux épopées : dans les deux cas, la Bretagne est la seule et véritable héroïne. Et au cours de son histoire, elle est attaquée par des nations ennemies ou, au contraire, secourue par des peuples (le plus souvent provisoirement) amis. Les attaques et les aides ne sont jamais le fait d'individus mais toujours celui de groupes désignés par leur nationalité et présentés en bloc. On distingue ainsi les Romains, les Saxons, les Irlandais, les Pictes et Écossais, les Français, les Espagnols, etc. Chacun de ces groupes est décrit de façon rapide et superficielle au moyen de clichés, de simples lieux communs, les membres d'une même communauté partageant obligatoirement les mêmes défauts et les mêmes qualités. Nos deux poètes se contentent donc des apparences, des grands traits de caractère, d'une globalité extérieure, d'une surface sans profondeur. Mais ce qui vient troubler le lecteur du vingt-et-unième siècle n'est pas cette présentation simpliste des peuples donnés une fois pour toute. Après tout, la complexité psychologique n'en est qu'à ses balbutiements au XII^e siècle. Ce qui perturbe, c'est de voir que bon nombre de ces clichés ont perduré, sont arrivés jusqu'à nous au travers des siècles et ont ainsi une profondeur, au moins temporelle, insoupçonnée. Alors que l'Union européenne se met en place, les eurosceptiques ont parfois recours aux mêmes poncifs, aux mêmes préjugés que ceux utilisés par nos deux poètes : il est des idées reçues qui ont la vie dure.

Dans le *Roman de Rou*, Wace nous apprend qu'il naquit à Jersey, fit ses études « en France » et vécut ensuite en Normandie sous trois rois Henri : à Caen où il fut « clerc lisant » et à Bayeux où il fut chanoine. Il dédie sa chronique, rédigée à partir de 1160, à Henri II Plantagenêt et à Aliénor d'Aquitaine, les deux commanditaires de l'œuvre¹. C'est d'ailleurs avant ou pendant la composition du *Roman de Rou* qu'Henri II lui accorda une prébende à Bayeux. Lorsque Lazamon rédigea son *Brut*, il vivait à Arnley King, près de Bewdley, dans le Worcestershire où il était prêtre². Ces quelques considérations biographiques sont une des raisons du ton, du parti pris respectifs de nos deux auteurs : Lazamon, en particulier, est patriote et anti-français.

¹ Wace, *Roman de Rou*, A. J. Holden, éd., Paris, Société des Anciens Textes Français, 3 vols., 1970-1973. Cette chronique qui relate l'histoire des Normands jusqu'au règne d'Henri I^{er} Beauclerc resta inachevée.

² Le manuscrit Cotton Otho C. XIII précise qu'il était au service d'un chevalier (vers 3).

Le monde décrit dans le *Roman de Brut* et dans le *Brut* est celui que connaissaient les Occidentaux, ou plus précisément les Anglais et les Français, au XII^e siècle. Cet univers comprend une grande partie de l'Europe et le bassin méditerranéen. Du reste du monde, rien n'est dit. La Bretagne tient, bien évidemment, la vedette. C'est un des rares royaumes présentés qui – avant le démembrement final toutefois – fait preuve d'une véritable unité, avec un souverain qui domine presque l'île toute entière. De très nombreuses villes et régions sont mentionnées : Londres, Canterbury et Winchester sont néanmoins, de loin, les trois héroïnes. Il faut cependant noter que toutes les références précises sont celles de lieux concentrés dans le sud et le centre de l'île : le nord de l'Angleterre et l'Écosse sont des zones étrangères à nos poètes. York est la seule ville du nord à jouer un rôle important et l'Écosse est une région inconnue et mystérieuse d'où ne cessent d'arriver des hordes d'envahisseurs successives. Lazamon, qui vivait dans le Worcestershire, semblait bien connaître le pays de Galles dont il cite, en plus grand nombre que chez Wace, des noms de villes, villages, rivières et autres montagnes. Wace, quant à lui, précise avec grande honnêteté que :

Li reis volt mult Merlin veer
 E oïr volt de sun saveir ;
 A Labanes, une fontaine,
 Ki en Guales ert, bien luintaine,
 Ne sai u est, kar unc n'i fui,
 Fist li reis enveier pur lui (8011-6)

[Le roi souhaitait vivement voir Merlin et profiter de son savoir. Il l'envoya chercher à Labanes, une source très lointaine du Pays de Galles (je ne sais pas où elle se trouve car je n'y suis jamais allé)]³

L'Europe de nos poètes est souvent nordique : des relations privilégiées entre l'Angleterre, l'Irlande, la Norvège, l'Islande ou le Danemark sont, en effet, soulignées. Cependant, tout comme pour l'Écosse, ce sont des royaumes dont rien n'est su avec précision. La Germanie, bien que fondamentale pour les événements décrits dans les deux chroniques, ne donne pas lieu à plus de détails et est une véritable *terra incognita*. Mis à part les références vagues et générales (« Alemainne » / « Angles » / « Saex-land » dans le *Brut* de Lazamon et « Saixonne » / « Angle » dans le texte de Wace), pas un seul nom de ville, rivière ou de forêt n'est donné. On ne trouve pas plus d'indication spatiale, géographique : ni Wace ni Lazamon ne nous disent si ce pays est au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest. Tout au plus trouve-t-on que pour aller de Rome en Germanie, il est nécessaire d'emprunter des cols montagneux⁴. Lorsque Hengest et Horsa arrivent en Bretagne et que Vortigern leur demande qui ils sont, ces derniers se contentent de répondre :

We beod of Alemainne adest alre londe
 Of þat ilken ænde þe Angles is ihaten (6911-12)
 [Nous venons de Germanie, un territoire des plus nobles, près de la terre des Angles]⁵

³ Wace, *Le Roman de Brut*, I. Arnold, éd., Paris, Société des Anciens Textes Français, 2 vols., 1938-40. Notre traduction.

On pourra aussi consulter Judith Weiss, *Wace's Roman de Brut. A History of the British. Text and Translation*, University of Exeter Press, 1999. Emmanuelle Baumgartner et Ian Short, éd. et trad., *La Geste du roi Arthur*, Paris, Union Générale d'Éditions, collection 10/18, série « Bibliothèque médiévale », 1993.

⁴ Lors de la conquête de Rome par Brennus et Belin.

⁵ G. L. Brook et R. F. Leslie, éd., *Lazamon's Brut*, Londres, New York, Toronto, Oxford University Press, 1963-1978, Early English Text Society n° 250 et n° 277. Traduction tirée de M.-F. Alamichel, *De Wace à Lawamon*, Paris, AMAES, 1995.

Lazamon les appelle ensuite les « Alemainisce men » (6974) ou les « Saexisce cnihtes » (6975). Wace ne nous fournit pas plus de détails. Il fait dire aux deux mêmes frères « de Saixone (...) venum » (6731) puis nomme systématiquement ces nouveaux venus « li Saisne ».

La France, la Flandre et l'Italie du nord, en revanche, font partie des territoires bien connus. On trouve alors cités de nombreux noms de provinces, villes, fleuves ou montagnes. L'Angleterre du XII^e siècle avait des relations nombreuses avec la Normandie et la France, de par son appartenance à l'empire Plantagenêt, mais aussi avec la Flandre et les pays qui bordent le Rhin, tels la Basse Saxe. Les deux chroniques reflètent également la réalité éclatée que connaissait alors la France. Il est clair que pour Wace et Lazamon, la France se limite au bassin parisien et qu'au-delà se trouvent des duchés et des comtés. L'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth – la source directe de Wace – fut achevée en 1136. De la France, Geoffroy de Monmouth ne connaît que les territoires liés d'une façon ou d'une autre à l'Angleterre de son propre temps : en 1128, Geoffroi Plantagenêt épousait l'« Impératrice » Mathilde, fille et unique héritière du roi d'Angleterre. Il mourut en 1135 et Etienne de Blois, petit-fils de Guillaume le Conquérant par sa mère, frère du comte de Blois et de Champagne, ennemi juré de l'Anjou, s'empara de la Normandie et du trône d'Angleterre – ce qui déclencha presque aussitôt la guerre civile. De la France, Geoffroy de Monmouth connaît donc les noms de Normandie, Bretagne, Anjou, Paris, Aquitaine et Gascogne. L'Aquitaine est bizarrement gouvernée, au début de la chronique, par Goffar le Picté qui combat à la tête de ses troupes poitevines. Geoffroy de Monmouth reste, le plus souvent, prudemment dans le flou : lors des conquêtes d'Arthur, il préfère se contenter de préciser que le grand roi, en plus de Paris, de l'Aquitaine et de la Gascogne, annexe toutes les régions de la Gaule sans donner davantage de détails. La France de Wace et celle de Lazamon sont exactement la même, le poète anglais suivant à la lettre ce que contient le *Roman de Brut* : elle n'est autre que l'ensemble des possessions françaises d'Henri II, roi d'Angleterre de 1154 à 1189. Héritier des comtes d'Anjou et de Touraine, Henri II avait réussi à agrandir son domaine grâce à son mariage avec Aliénor d'Aquitaine en 1152. Celle-ci, en effet, lui avait apporté en guise de dot ses riches terres du Poitou, de l'Aquitaine, de la Gascogne, du Limousin, de l'Agenais, ainsi qu'un ensemble de droits de suzeraineté divers sur d'autres territoires, comme le comté de Toulouse. Pour Wace et Lazamon, le terme de « France » se limite au domaine du roi de France qui se réduit à l'Île de France, l'Orléanais et une partie du Berry. De cette France-là, seuls Paris et Chartres sont mentionnées, deux villes aux écoles cathédrales renommées que ne pouvait que connaître « Maître Wace ». Le reste se compose de l'Anjou, la Touraine, le Poitou, la Bourgogne, le Berry, l'Auvergne, l'Aquitaine, la Gascogne, la Normandie. Les villes mentionnées sont Chinon, Angers, Tours, Poitiers, Auxerre, Le Mans, Bayeux. Les noms les plus familiers sont très visiblement ceux de « Normandie », « Anjou » et « Poitou » car la France que nous connaissons actuellement comprend alors de nombreuses zones d'ombre : tout le sud-ouest est laissé de côté, Bordeaux ou les Pyrénées ne sont pas mentionnés. Visiblement fasciné par la mer tout au long du *Brut*⁶, Lazamon ajoute cependant, lorsque le comte Howel conquiert la Gascogne pour le compte d'Arthur, qu'il ne faut pas oublier « (...) þa hafuenes alle þe herden to þan londes » (12007) [tous les ports qui appartenaient à ces régions]. De même, lors de la conquête de la Bretagne par Maximien, Geoffroy de Monmouth et Wace précisent que les troupes venues de Bretagne assiègent Rennes tandis que Lazamon préfère parler de Nantes. E. Bryan⁷ écrit : « the reason for Lazamon's change is not clear » puis ajoute « explanations could include geography (Nantes is a port), or literary allusion (the Norman founder Rollo burned Nantes and conquered Brittany in the year 876, according to the poem *Draco Normannicus*) or one of many possible political allusions

⁶ Voir M.-F. Alamichel, « Les Tempêtes infernales du *Brut* de Lawamon », D. Buschinger et W. Spiewok, éd., *Speculum Medii Aevi*, 3. Jahrgang, 1./2. Heft (Doppelheft), Greifswald, Reineke-Verlag, 1997, p 65-73.

⁷ E. Bryan, « The Afterlife of Armoriche », R. Allen, L. Perry et J. Roberts, éd., *Lazamon, Contexts, Language, and Interpretation*, King's College London Medieval Studies, 2002, p117-55.

(for example, Henry II's 1158 occupation of Nantes, his 1169 Christian court at Nantes, the 1187 birth of Arthur of Brittany in Nantes, and so on) ». En effet, à la mort (en juillet 1158) de son frère Geoffroy devenu comte de Bretagne en 1155, Henri II traversa la Manche et s'empara de Nantes. En 1166, il obtint du roi de France Louis VII d'être désigné « gardien de Bretagne », poursuivit son projet de domination de la Bretagne en mariant, en 1170, son quatrième fils Geoffroy à Constance, fille de Conan IV et héritière du duché alors que cette dernière n'avait pas encore un an ! L'accord fut scellé par une assemblée à Nantes, le jour de Noël (1170), au cours de laquelle les évêques et seigneurs bretons firent serment d'allégeance à Henri et à son fils. En 1187, naquit Arthur de Bretagne – fils posthume de Geoffroy et de Constance – que Jean sans terre fit emprisonner puis assassiner en 1203. Ce que E. Bryan ne fait pas remarquer, c'est que Lazamon donne son avis sur la région nantaise au tout début du *Brut* et qu'il s'agit, là aussi, d'un (bref) ajout de sa part. Lorsque Brutus quitte la Grèce et part à la quête de sa terre promise, il fait une halte en (petite) Bretagne juste avant d'atteindre l'île d'Albion. Wace nous dit :

Tant siglerent e tant nagierent
 Que al rivage vindrent dreit
 La u la mer Leire receit.
 La u Leire a la mer assemble
 Vint la navie tute ensemble. (798-802)
 [Ils voguèrent et ramèrent si fort qu'ils allèrent droit sur le rivage où la Seine se jette dans la mer.
 Toute la flotte se rassembla à l'embouchure de la Loire]

Lazamon donne une image plus personnelle du lieu en s'extasiant :

Peytou heo letten on tiht hond swa heo comen a þet lond
 In are swiðe feire æ þer Læire falled i þa sæ (701-2)
 [Ils laissèrent le Poitou sur leur droite lorsqu'ils accostèrent. Ils étaient sur une rivière très belle à
 l'endroit où la Loire se jette dans la mer]

Les Troyens de Brutus affrontent les Poitevins et les écrasent. Tandis que le roi Goffar part chercher de l'aide en France, Brutus ravage la région et fonde la ville de Tours en construisant une forteresse. La version de Lazamon est légèrement différente ; Brutus profite de l'absence de Goffar :

& Brutus ladde his ferde in Armorichen earde
 & he wes swiðe bliðe for his muchele bizate
 æond þat lond he gon ernen & þa tunes for-bearnen
 & herhede þat lond he wiste & al he hit awalde (819-22)
 [Brutus, quant à lui, mena son armée en terre d'Armorique ; il était extrêmement joyeux à cause
 de son immense butin. Il se mit à parcourir ce territoire, mit le feu aux villes, ravagea le pays
 puis l'annexa : il le gouverna, l'assujettit dans son intégralité]

Wace a actualisé toutes les références spatiales lors de sa traduction de la chronique de Geoffroy de Monmouth, donnant à la France et à l'Angleterre l'image de l'empire Plantagenêt. Lazamon fait ici de même. On l'a vu, au moment où Wace rédigeait son roman, la Bretagne n'était pas encore sous domination Plantagenêt. Ce qui frappe dans l'extrait ci-dessus du *Brut*, ce n'est pas que Brutus ravage allègrement toute une région car même au bout de seulement 819 vers, le lecteur est déjà habitué aux guerres destructrices. Ce qui est intéressant, c'est que Brutus « annexa, gouverna, assujettit » la Bretagne « dans son intégralité » alors que « nes hit buten luel wile þat Goffar king com him liðen / mid unimete ferde (...) (828-9) [peu de temps après, le roi Goffar arriva avec une troupe considérable] et qu'une fois en (grande) Bretagne, Brutus oublie complètement ce territoire. Ces quelques vers sonnent donc comme une marque d'actualité : de

1166 à 1203, période pendant laquelle Lazamon rédigea son *Brut*, la Bretagne fut sous la tutelle anglaise, fut « annexée, gouvernée, assujettie » à la famille Plantagenêt. La (petite) Bretagne joue un grand rôle dans nos deux poèmes mais elle n'est décrite qu'une seule fois et selon le modèle stéréotypé du territoire fertile⁸. Seuls le Mont Saint-Michel, Dinan, Rennes ou Nantes sont évoqués et Lazamon précise que Brutus est en « terre d'Armorique » lorsqu'il fonde la ville de Tours, ce qui montre les limites vite atteintes des connaissances géographiques du poète anglais !

L'Italie, quant à elle, se compose essentiellement, d'une part, des centres urbains du nord – Pavie, Turin, Milan, Crémone, Bologne – et, d'autre part, des territoires dominés par le Pape, Rome venant en tout premier lieu. Le rayonnement spirituel du pape lié à la fascination qu'exerce toujours l'ancienne capitale de l'empire romain font de Rome, la ville de tous les rêves. Wace et Lazamon citent d'autres états qui, pour eux, figurent le bout du monde, l'Inconnu. Lors de la fête de couronnement du roi Arthur à Caerleon, les deux poètes précisent que tous les chevaliers de la terre, de l'Espagne à la Germanie, sont présents. L'Espagne représente la fin de la civilisation, un territoire mystérieux d'où viennent des monstres destructeurs (monstre marin qui décime la Bretagne du temps du roi Morpidus, adversaire d'Arthur au Mont Saint-Michel) ou des magiciens malfaisants (Pellit/Pelluz). Lors des préparatifs à la guerre entre les Romains, d'une part, et les Bretons et autres vassaux d'Arthur, d'autre part, chacun compte ses troupes. Les Romains sont les alliés du monde païen et Wace, reprenant ce que précise Geoffroy de Monmouth, nous donne de multiples détails parmi lesquels :

De Sire i vint reis Evander

E de Frige dus Teücer,

De Babiloine Micipsa

E d'Espaigne Aliphatima. (11101-4)

[Vinrent le roi Evander de Syrie et le duc Teucer de Phrygie, Micipsa de Babylone, et Aliphatima d'Espagne]

Ce dernier nom, d'origine arabe, montre qu'en dépit des premiers efforts de *reconquista* par les princes chrétiens, l'Espagne est avant tout musulmane. Lazamon reprend tous les noms des alliés des Romains sans changer un nom, sauf celui de l'Espagnol qui devient « þe kaisere Meodras » (12662) [l'Empereur Meodras]. C'est en 1077 qu'Alphonse VI, roi de Leon, de Castille et de Galice prit le titre de *imperator totius Hispaniae*, les autres rois chrétiens acceptant sa (vague) prééminence. Mais l'idée impériale atteignit son apogée au cours du règne de son petit-fils, Alphonse VII (roi de 1126 à 1157), qui fut reconnu empereur par les rois d'Aragon et de Pampelune (Navarre), le comte de Barcelone et par plusieurs dirigeants hispano-maures. Il fut, cependant, incapable d'empêcher la constitution du Portugal en tant que royaume indépendant (1140) et dans son testament partagea son royaume entre ses deux fils, Sancho III de Castille et Ferdinand II de Leon. En 1169, Eleanor (1162-1214)⁹, fille d'Henri II et d'Aliénor d'Aquitaine, épousait le fils de Sancho III, Alphonse VIII (1155-1214) qui, à la fin de son règne, remporta la bataille de Las Navas de Tolosa (15 juillet 1212) qui se révéla une victoire décisive contre l'Espagne musulmane des Almohades. Lazamon n'est pas le seul chroniqueur du XII^e siècle à faire allusion à l'empereur d'Espagne : le mémorialiste Ralph de Diceto (né entre 1120 et 1130 et doyen de Saint-Paul à partir de 1180) remonte à 1155 dans son œuvre *Imagines historiarum* et signale pour 1160 la mort en couches de la reine de France, « fille de l'empereur Alphonse

⁸ Au début du *Brut*, la déesse Diane décrit en des termes très proches l'île de Bretagne qu'elle réserve aux Troyens (618-24). Lazamon fut très certainement influencé par la description traditionnelle de l'île dont l'origine remonte à Orose et que l'on trouve dans le *De Excidio Britonum* de Gildas, l'*Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum* de Bède ou la *Vita Merlini* de Geoffroy de Monmouth.

⁹ Il semble très probable qu'Eleanor ait emporté dans son trousseau un manuscrit de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. Voir W. J. Entwistle, « Geoffrey of Monmouth and Spanish Literature », *Modern Language Review*, XVII, 1922, p. 381-91.

d'Espagne »¹⁰. La modification du nom d'Aliphathima et l'introduction du titre d'empereur par Lazamon, reflète la toute nouvelle connaissance de l'Espagne chrétienne et souligne les liens récents entre Angleterre et Castille. Ces quelques additions ou substitutions ancrent donc Lazamon dans son monde et son époque mais ne permettent pas, malheureusement, de dater avec précision absolue le *Brut*. Il semble, toutefois, légitime de penser que le poème fut rédigé avant les années 1203-1204 qui virent la perte, par le roi Jean, du contrôle de la (petite) Bretagne, la confiscation pour un temps de la Gascogne, envahie par son beau-frère Alphonse VIII de Castille, la révolte des seigneurs de l'Anjou, du Maine et de la Touraine et la conquête de la Normandie par Philippe Auguste. Bien entendu, le *Brut* ne traite pas des XII^e et XIII^e siècles mais l'univers décrit est tellement calqué sur les frontières de l'empire Plantagenêt à son apogée que la source d'inspiration paraît évidente.

Le reste du monde inconnu inclut la Russie et la Hongrie qui ne sont citées que par exotisme. Quant au bassin méditerranéen, il est bordé de territoires, de régions devenues mythiques et qui portent toujours leurs noms antiques : l'Iturée, la Bithynie, la Phrygie, etc. Le continent africain se limite à l'Égypte, la Libye, la Mauritanie. L'Éthiopie représente le peu de ce qui est connu de l'Afrique noire. Lazamon est le seul à préciser que c'est de cet état que viennent « þa bleomen » (12666) [les hommes noirs]. L'Asie, et à plus forte raison, l'Amérique ne sont pas mentionnées.

L'univers du *Roman de Brut* et du *Brut* est donc celui d'une petite Europe, celle de la réalité politique mais aussi celle du commerce, des routes empruntées par les marchands, celle de l'Europe défrichée et connue des voyageurs. Le reste, y compris la Germanie, n'est que mystère. Les grandes voies de communication sont les fleuves (avec la Tamise, l'Avon, la Severn et l'Humber), les mers (la Manche, la mer du Nord et la Méditerranée), les cols des Alpes et les voies romaines qui traversent la (grande) Bretagne. C'est une Europe coincée entre un monde païen et l'Atlantique inconnu, et dont le seul facteur d'unité est une église commune, un christianisme qui rappelle que, de toute façon, ce monde-ci n'est qu'une simple étape.

Nous venons de tracer la carte physique, géographique du monde que nous présentent Wace et Lazamon généralement sur un ton neutre. Il en va tout autrement lorsque des royaumes et des territoires on passe ensuite aux peuples et habitants. Les deux poètes poursuivent alors un objectif différent. Wace est normand et écrit pour la cour royale, Lazamon défend les Bretons, premiers et légitimes habitants de la Bretagne et n'est pas vraiment francophile. Son ton réprobateur, le plaisir évident qu'il prend à critiquer les Français sont des signes de sa pensée profonde. Le poète anglais reproche aux Français leur suffisance, leur prétention. Les premiers Français rencontrés sont les Poitevins et les Pairs de France qu'ils ont appelés au secours et qui, selon Lazamon, « (...) weren drihtliche men / kinges heo weoren icleopede þat heo ofte cudden » (813-4) [étaient des hommes nobles. On les appelait des rois. Ils le faisaient souvent savoir ! ». Pendant ce temps, le roi Goffar « (...) hehe word he speked / þat alle heo wullet quellen quic þat heo finded » (753-4) [se vante, disant qu'il va tuer tous ceux qu'il trouvera vivants]. Lorsque le roi Arthur demeure à Paris pendant neuf ans, après avoir conquis toutes les provinces françaises, Lazamon ajoute que « al þa while þe þat kinelond stod an Arðures hond / þinges seolcude sihen to þere þeode / monienne mod-fulne mon Arður makede milde / and monienne hehne mon he helde to his foten » (12044-7) [tant qu'il détint ce royaume, des choses prodigieuses arrivèrent aux habitants. Il rabaisa de nombreux vaniteux, assujettit de nombreux prétentieux]¹¹. L'épisode concernant Jules César et les seigneurs français est encore plus

¹⁰ Ralph de Diceto, *Imagines historiarum*, W. Stubbs, éd., *The Historical Works of Master Ralph of Diceto*, Rolls Series 1876. En revanche, il appelle Alphonse VIII, lorsqu'il épouse Eleanor, « roi de Castille ».

¹¹ Wace parle d'orgueilleux et de félons.

explicite¹². Jules César a été vaincu en Bretagne ce qui ravit les Français, bien heureux du malheur et de l'humiliation des Romains. Alors les Français jurent de ne plus jamais obéir aux Romains et de les chasser. Mais ils « (...) speken of þrætte & of prute ibeote » (3830) [proféraient des menaces en se vantant avec suffisance]. César sait que les Français sont de grands parleurs et donne aux seigneurs de l'or et de somptueux présents étincelants¹³ si bien que « þa weoren heo his freond the ær weoren his fulle fon » (3844) [ceux qui auparavant étaient ses pires ennemis devinrent ses amis].

Lazamon reproche aussi aux Français leurs « nidinges beard » (838) [actes déloyaux]. Cette accusation est particulièrement révélatrice de la mauvaise foi de Lazamon car elle intervient lors d'une terrible bataille au cours de laquelle Brutus et ses compagnons ont recours à toutes sortes de ruses et sont loués pour leur tactique ingénieuse ! En dépit de cela, les Troyens doivent reculer et Lazamon est offusqué :

þa Freinsce weoren isturmede & nodelas heo stal makeden
 & heo bi nidinges beard driuen heom on-heinwærd
 Brutun & his kempa heo driuen into þan castle
 & in þera ilke uore heo fælden of his i-ueren
 & æl dai heo ræmden & resden to þan castle
 þat com to þere nihte þat lengre heo ne mihten
 I þon castle wes muchel dred (...) (837-43)

[Les Français étaient enragés ; néanmoins, ils se battirent avec acharnement et par des actes déloyaux repoussèrent (les Troyens). Ils repoussèrent Brutus et ses soldats dans le château et dans le même assaut abattirent beaucoup de ses compagnons. Toute la journée durant, ils attaquèrent et assaillirent le château jusqu'à la tombée de la nuit qui les empêcha de continuer. A l'intérieur de la forteresse régnait une grande peur]

Chez Wace, on ne trouve pas de jugement de valeur et le poète se contente de préciser que les Troyens sont refoulés jusque dans le château en un cours vers neutre et descriptif (979).

Parallèlement, Lazamon ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'admiration face à la culture française, qu'il décrit comme raffinée et délicate, tout en laissant entrevoir son envie et sa jalousie. La rivalité franco-anglaise a des racines profondes ! Trois épisodes montrent que les cours françaises sont des lieux de richesse et d'art. Lorsque Brennus s'enfuit et trouve refuge à la cour de Bourgogne, il se fait remarquer et apprécier par les seigneurs car il est le modèle du chevalier courtois : il joue de la harpe à merveille, chasse au faucon et est un expert en chiens de chasse. Il est intéressant de noter que Lazamon, en dépit de son parti pris anti-français, a repris ces éléments présents dans le *Roman de Brut* et qu'il a même ajouté la référence à la musique¹⁴. De même, lorsque le roi Lear se rend en France pour chercher de l'aide auprès de sa plus jeune fille, Lazamon est le seul à décrire la fête donnée par le roi de France en l'honneur de son beau-père. C'est l'une des rares descriptions d'une grande salle royale dans le poème et le poète veut éblouir son auditoire :

(...) blisse wes an hirede
 þer wes bemene song þere heden pipen among
 Al weren þe hællen bi-hongen mid pellen
 Alle þa mete-burdes ibrusted mid golde
 (Ringes of golde) ælc mon hafte on honde
 mid fiþelen and mid harpen hæledes þer sungen (1814-9)

¹² Il se trouve aussi chez Wace en des termes très proches.

¹³ Dans le *Roman de Brut*, Jules César donne de l'or et de l'argent aux seigneurs, libère les pauvres du servage et promet aux bannis et à ceux privés de leur héritage de les rétablir dans leurs droits.

¹⁴ Pour H. Pilch, ce passage fait partie des épisodes du *Brut* vraisemblablement influencés par *Tristan & Iseult* (*Layamon's 'Brut'. Eine literarische Studie*, Heidelberg, Carl Winter, 1960, p. 35).

[La joie régnait à la cour. Il y avait des sonneries de trompette, mêlées à des airs de pipeaux. Les salles de banquet étaient entièrement recouvertes de riches tentures. Tous les tréteaux étaient décorés d'or. Chaque homme portait (des bagues en or) à la main. Les guerriers chantaient accompagnés de vièles et de harpes]

Wace, quant à lui, se contente de dire que « li reis l'ad mult bel receü / Qui unkes mais ne l'out veü » (2019-20) [le roi, qui ne l'avait jamais vu auparavant / lui fit grand accueil]. Enfin, lorsque le roi Arthur invite tous ses vassaux pour son couronnement, Lazamon, une fois de plus, ne peut que reconnaître – à la suite de Wace – que les Français sont des plus somptueusement habillés. Il insiste tout particulièrement sur l'élégance de leurs vêtements (« and al þat folc Frensce bihongen weoren feire » [12180] [d'ailleurs tous les Français étaient bien habillés]) mais mentionne aussi leurs bonnes armes et leurs chevaux bien nourris : déjà la civilisation de la mode et du paraître !

Lazamon semble très satisfait de pouvoir rappeler à ses auditeurs/lecteurs que, au cours des siècles, les Français se retrouvèrent plusieurs fois sous la domination d'autres peuples. Les Normands qui ont conquis l'Angleterre de Lazamon et écrasé les seigneurs anglo-saxons furent, autrefois, humiliés par d'autres. Les Romains arrivèrent en premier et Jules César conquiert la Gaule en un clin d'œil (vers 3602-6). A l'époque du roi Arthur, la Gaule est toujours entre les mains des Romains et est dirigée par un certain Frollo/Frolle. Wace explique qu'à cette époque, la France n'avait ni roi ni seigneur et présente Frollo comme un administrateur très lié à Rome et qui dépend de l'empereur Leo (9905-8). Lazamon simplifie la situation et appelle Frolle le « roi de France » (11814) ou le « maître de la France » (11695) et le qualifie de « riche » [puissant] et « wilde » [féroce] : il n'est visiblement pas question de minimiser la victoire d'Arthur lors du duel entre les deux hommes ! Le grand roi breton obtient, en effet, Paris dans un corps à corps contre Frolle ce qui permet à Lazamon d'écrire 98 vers de son invention (11803-11900) à la gloire d'Arthur et de ses compagnons :

He mihte þa bi-halde þe þer bihalfues weore
Þene king richne rehliche riden.
Seodden bis weorlde wes a-stald nes hit no-whar itald
Þat æuere ai mon swa hende wunden uppen horse
Swa him wes Arður sune Vderes
Riden after þan kinge balde here-ðringes
A þen feoremeste flocke feouwert hundred
Hehe here-kempen bihonged mid stelen
Baldere Brutten bisie mid wepnen
After þan fusden fifti hundred
Þeo Wælwain ladde þe wæs a wæl-kempe
Seodden þer gunnen ut sihen sixti þusende
Bruttes swide balde þat wes þa bac-warde (11872-84)

[Alors tous ceux qui étaient là purent admirer le puissant souverain chevaucher gaillardement. Jamais, depuis la création du monde, ne fut dépeint, où que ce soit, un homme qui montait aussi bien à cheval qu'Arthur, le fils d'Uther ! De valeureux guerriers suivaient le roi : dans la première compagnie se trouvaient quatre mille nobles soldats vêtus d'acier, de vaillants Bretons, les armes à la main. Derrière venaient cinq mille hommes conduits par Walwain qui était un guerrier indomptable. Puis suivaient soixante mille valeureux Bretons qui formaient l'arrière garde]

Si bien qu'en fin de compte, Lazamon peut triompher : « Arður hafde France and freoliche heo sette » (12020) [Arthur détenait la France et en était le seul maître]. Car Lazamon, c'est bien connu, raconte l'histoire de la Bretagne avec partialité : il est anti-français, certes mais il est surtout pro-breton. C'est pourquoi il s'attarde sur leurs qualités et mérites, multiplie les superlatifs et l'hyperbole, atténue ou passe sous silence certaines remarques de Wace qui leur

sont défavorables. C'est ainsi que lorsque les paroles de Corineus – champion et fidèle compagnon de Brutus – sont qualifiées, dans le *Roman de Brut*, de « grant orguil » et de « fier cri » (902), le détail n'est pas repris dans le *Brut*. Lorsqu'il est dit de Brenne, une fois maître de Rome, que « (...) i fist mainte cruelté / Come li hoem de grant fierté » (3157-8) [en tant qu'homme très violent, il commit de nombreuses atrocités], on ne s'étonnera pas de ne pas trouver de vers équivalents dans le *Brut*. A l'inverse, Lazamon loue les décisions de Brennus qui fait faire des travaux pour redonner à Rome toute sa splendeur « and swa þis wunliche lond mid wurd-scipe wælden » (2985) [et ainsi gouverna ce beau pays avec dignité]. Lors des conquêtes de l'Irlande par les troupes d'Arthur, Wace mentionne les pillages bien connus des armées médiévales :

Quant passé furent en Irlande,
 Par la terre pristrent viande
 Vaches pristrent e pristrent bués,
 E ço que a mangier out ués (9669-72)
 [Quand ils débarquèrent en Irlande, ils se nourrirent de ce qu'ils trouvèrent sur place. Ils prirent des vaches, des bœufs et tout ce qui pouvait se manger]

Lazamon mentionne que les troupes d'Arthur confisquèrent du bétail et tuèrent des habitants mais ajoute que le roi « æuere he hæhte ælcne mon chireche-grid halden » (11137) [ordonna chaque fois de respecter les églises, asiles sacrés].

Lazamon ne reprend pas les éléments appliqués par Wace à d'autres peuples et qui risquent de ternir le renom des Bretons. Dans la lettre de Lucius adressée à Arthur, les Romains affirment dans le *Roman de Brut* : « Mult par as fait grant estultie / Ki vers nus as pris envaie / Ki tut le mund jugier devum / E ki le chief del mund tenum » (10651-4) [Tu as été très sot de nous attaquer, nous qui avons autorité à prononcer un jugement dans le monde entier et qui sommes les dirigeants de la capitale du monde]. Ce passage n'a pas d'équivalent dans le *Brut*. Et lorsque Arthur, furieux, se plaint des Romains chez Wace, dénonçant leur arrogance (10801), il est bien obligé de concéder : « Riches sunt e de granbt poeir / si nus estuvreit purvëeir / que purrum dire e que ferum / avenantment e par raisun » (10807-10) [ils ont de grandes ressources et une grande puissance. Il nous faut donc examiner soigneusement ce que nous pourrions dire et faire, tout en nous conduisant selon les convenances et de manière raisonnable]¹⁵. L'Arthur de Lazamon est plus véhément :

Nu we mote bi-dēchen hu we ure þeoden
 And ure muchele wurd-scipe mid rihte mahen bi-witehen
 Wid þis riche moncun wid þas Rome-leoden (12480-2)
 [Il nous faut maintenant réfléchir à une façon adéquate de défendre notre pays et notre haute dignité contre ce peuple puissant, contre ces Romains]

En revanche, l'opinion des messagers de Lucius sur la cour d'Arthur est très largement amplifiée dans le *Brut* de Lazamon. Les messagers ont, en effet, été très impressionnés par le faste de la cour bretonne. On trouve dans le *Roman de Brut* le rapport suivant des ambassadeurs :

Mult esteit , ço diseient, larges,
 Mult esteit pruzn mult esteit sages,
 Mult ert de bon afaitement
 E de riche cuntienement.
 Nuls, ço diseient, ne purreit
 Suffrir le cust que il sufreit ;

¹⁵ Je reprends ici la traduction d'E. Baumgartner et d'I. Short.

Mult estait riche sa maisnee
 E mult ert bien apareillee. (11063-70)
 [Il était très généreux, très preux, très sage, sa conduite était parfaite et son attitude pleine de majesté. Personne, dirent-ils, ne pourrait supporter le poids des dépenses qu'il fait ; sa suite était magnifique et splendidement équipée]¹⁶

Lazamon reprend cet épisode en y mettant tous les superlatifs possibles :

Hail seo þu Lucas þu art hæxt ouer us
 We woren at þan rahe at Arðure þan kinge
 We habbeoð writen ibroht þe word swiðe grate
 Arður is þe kenneste mon þat we æuere lokeden on
 And he is wunder riche and his þeines beoð balde
 Þer is æuer-ælc swein swulc he cniht weore
 Þer is æuer-ælc swein swulc he weore riche þein
 Þer beoð þa cnihtes swulc hit weoren kinges
 Mete þer is vnimete & men swiðe balde
 And þa ueiehereste wifmen þa wunied on liuen
 And him-seolf Arður þe balde uæiherest ouer alle (12620-30)
 [Nous te saluons Lucius, toi qui es notre maître. Nous étions à la cour du féroce roi Arthur, nous t'apportons des lettres, très bien formulées. Arthur est l'homme le plus hardi que nous ayons jamais vu, il est d'une puissance extrême et ses chevaliers sont valeureux. Chaque écuyer équivaut à un chevalier, chaque serviteur est tel un puissant chevalier, les chevaliers sont tels des rois. La nourriture y est abondante, les hommes y sont très vaillants, on y trouve les plus belles femmes. Le vaillant Arthur est lui-même le plus beau des hommes]

Aux yeux de Lazamon, le paganisme est un mal absolu¹⁷. Avant la naissance du Christ, le poète accepte les croyances des Bretons mais supprime les références de Wace à des pratiques trop ouvertement païennes. La démarche est la même : il faut passer sous silence ce qui peut entacher la réputation du peuple élu. Lors de la victoire de Cassibelaune sur Jules César, Wace mentionne de nombreux sacrifices d'animaux : « Bel fut la feste celebree / E mult i out bele assemblee. / Chescuns, si cum lui cuveneit, / Fist sacrefise en sun endroit ; / Quarante mil creües vaches / E trente mil bestes salvages / Purchaciees de mainte guise, / Mist l'on le jor al sacrefise. / Emprés i out cent mil oeilles, / E de volatille merveilles » (4331-40) [la fête fut splendide, l'assemblée brillante. Chacun, selon sa convenance, fit un sacrifice à sa manière. En ce jour, quarante mille vaches adultes et trente mille bêtes sauvages, chassées de différentes façons, furent sacrifiées. En plus, il y avait cent mille brebis et des volailles en très grand nombre]. Lazamon, que visiblement ces pratiques répugnent, décrit le culte païen – une cérémonie ordonnée qu'il appelle *seruuinge* où chacun porte un flambeau à la main et où un feu est allumé devant un autel – puis « þa þe seruuinge wes idon þat hit to þe mete com » (4038) [lorsque le culte fut terminé, alors ils allèrent manger]. C'est alors que l'on trouve la référence aux animaux mais ceux-ci sont destinés... au festin des Bretons que préparent deux cents cuisiniers. Lazamon est très respectueux de l'Église et de la ligne officielle catholique ; c'est probablement pourquoi il atténue très fortement les remarques désapprobatrices de Wace lors du conflit entre l'église celte et la mission de saint Augustin. Les moines de Bangor sont les victimes du roi sanguinaire Elfrid/Aeluric et Wace de s'exclamer : « Deus, quel dolur ! Deus quel pechié ! » tandis que Lazamon se contente de préciser que les moines, d'abord qualifiés de « stide imodede men » (14835) [hommes à l'esprit peu ouvert] furent « mid unrihtes slohen » (14919) [illégitimement massacrés].

¹⁶ Idem.

¹⁷ M.-F. Alamichel, « La représentation du Mal chez Lawamon », M.-F. Alamichel, éd., *Aspects du Mal dans la culture anglaise du Moyen Âge*, Paris, AMAES, 1990, p 14-33.

Les Troyens/Bretons de *Lazamon* sont ainsi « (...) nan ende of folke swiþe hende » (1001) [une multitude de personnes particulièrement aimables] dont les manquements sont toujours discrètement rapportés tandis que les actes de bravoure ou de générosité sont systématiquement soulignés. Et pourtant, *Lazamon* ne peut totalement récrire l'histoire et le *Brut*, come le *Roman de Brut*, relate le destin tragique des Bretons. Les deux chroniques se terminent avec le roi anglo-saxon Athelstan qui est le premier roi anglais à s'installer pacifiquement en Bretagne. Athelstan se rend à Rome, auprès du Pape, pour offrir de restaurer la pratique du penny de Pierre. *Lazamon* ajoute : « þe king his fet custe and faire hine igrette / & eft þat ilke feoh hete þat Inne king dude ære / & swa hit hafed ist onde æuer seodde a þisse londe / Drihten wat hu longe þeo lahen scullen ilæste » (15961-4) [le roi baisa les pieds (du pape), le salua avec courtoisie et accorda à nouveau l'imposition que le roi avait Ine avait instaurée autrefois. Et c'est ainsi qu'elle a toujours existé depuis dans notre pays – le Seigneur sait combien de temps elle restera !]. Cette dernière remarque semble être une indication du peu de confiance qu'à *Lazamon* en la valeur morale des dirigeants normands de son pays. Car les modifications les plus significatives du *Brut* par rapport au *Roman de Brut* sont certainement les véhéments passages anti-normands. *Lazamon* accuse les nouveaux venus d'avoir ravagé l'Angleterre, d'avoir altéré la langue anglaise et d'avoir modifié les noms des villes. Et si *Wace* explique que, en ce qui concerne Londres, « Norman vindrent puis e Franceis, / Ki ne sourent parler Engleis, / Ne Londene nomer ne sourent / Ainz distrent si com dire pourent » (3769-72) [ensuite arrivèrent les Normands et les Français qui ne savaient pas parler anglais ni dire 'Londene' et prononcèrent du mieux qu'ils purent], *Lazamon*, quant à lui, ne leur trouve aucun mérite et parle de leurs « nið-craften » (3547) [méfaits]. Or, les Saxons n'avaient pas fait mieux et les deux poètes déplorent l'altération des noms anciens.

Dans l'esprit de *Lazamon*, les Saxons ne valent pas mieux que les Normands : les deux peuples sont malfaisants. Comme pour les autres communautés ethniques, les Germains sont décrits sans nuances, une fois pour toutes. Rien ne permet de les individualiser, rien ne les particularise. Le portrait taillé à coups de hache du barbare typique de *Tacite* (chapitre 4 de la *Germanie*) résume celui, tout aussi grossier de *Wace* et *Lazamon* : « tous les Germains ont les mêmes caractères corporels : yeux farouches et bleus, chevelures blondes, grands corps, qui n'ont de force que pour l'attaque. (...) Leur ciel et leur sol les ont accoutumés au froid et à la faim ». Ces grands traits de caractère semblent avoir traversé les âges et l'on ne serait pas étonné de lire ces lignes dans un tract anti-allemand de la première ou deuxième guerre mondiale. La caractéristique principale des Saxons dans le *Roman de Brut* et dans le *Brut* est leur force physique qui en fait des guerriers exceptionnels. Lorsqu'ils débarquent pour la première fois sur le sol de la Bretagne, *Wace* souligne leur beauté et leur grande taille : *Vortigern* accueille *Hengist* et *Horsa*, « li reis esguarda les dous freres / As cors bien faiz, as faces cleres, / Ki plus grant erent e plus bel / Que tuit li altre juvencel » (6723-6) [le roi observait les deux frères, leurs corps bien faits et leurs visages blancs. Ils étaient plus grands et plus beaux que tous les autres jeunes gens]¹⁸. *Lazamon* insiste davantage sur la richesse, l'opulence des nouveaux venus, « alse hit weoren kinges » (6883) [on aurait dit des rois] :

Biuroen wende Hengest & Hors him alre hændest
 Seodden þa Alemainisce men þa adele weoren an deden
 & seodden heo senden him to heore Sæxisce cnihtes wel idon
 Hengestes cunnes-men of his aldene cudden
 Heo comen in-to halle hændeliche alle
 Bett weoren iscrudde & bed weoren iuædde
 Hængest swaine þene Vortigernes þeines

¹⁸ Voir aussi vers 6707 « od bels viaires, od gent cors » ou vers 6709 « dui frere de grant estature ».

Þa wes Vortigernes hired for hehne ihalden
Bruttes weoren særi for swulchere isihðe (6973-81)

[Hengest était devant, Hors à ses côtés et suivaient derrière les Germains, admirables au combat. Puis ils envoyèrent à (Vortigern) leurs braves chevaliers saxons, des parents d'Hengest, de sa race ancienne. Ils pénétrèrent dans la grand'salle. Ils étaient tous superbes. Les écuyers d'Hengest étaient mieux vêtus et mieux nourris que les comtes de Vortigern ! La cour de Vortigern fut humiliée. Les Bretons furent attristés par ce spectacle]

La force physique des Saxons s'accompagne d'une cruauté rarement égalée, notée avec moult détails par les deux poètes : les Germains tuent, massacrent,

þa cheorles heo ulohen þa tileden þa eorðen
heo hengen þa cnihtes þa biwusten þa londes
alle þa gode wiues heo stikeden mid cnifes
alle þa maidene heo mid morðe aqualden
and þaie ilærede men heo læiden on gleden
Alle þa heorede-cnauen mid clibben heo a-qualden
heo velledden þa castles þat lond heo a-wæsten
þa chirechen heo for-barnden baluw wes on folke
þa sukende children heo adrenten inne wateren (10457-65)

[Ils chassèrent les paysans qui travaillaient la terre, ils pendirent les chevaliers qui défendaient la région. Ils poignardèrent toutes les bonnes épouses, tuèrent avec violence toutes les jeunes filles, étendirent les hommes lettrés sur des braises. Ils rouèrent de coups les serviteurs, ils rasèrent les châteaux, ravagèrent les terres, incendièrent les églises. Le malheur régnait parmi le peuple ! Ils noyèrent les nourrissons]¹⁹

Hengest et Horsa viennent en aide aux Bretons de Vortigern contre les Pictes mais cherchent rapidement à s'emparer du pouvoir. Les Saxons sont toujours qualifiés de sournois, perfides, déloyaux. Leurs ruses prennent généralement la forme de déguisements qui leur permettent d'empoisonner leurs adversaires sans se faire prendre : la belle Rouwenne prétend vouloir se faire baptiser et parvient à verser du poison dans le verre du roi Vortimer ; Eappas/Appas se déguise en moine pour approcher Aurélius/Aurélien et l'empoisonner (les détails sont les mêmes chez Wace et chez Lazamon) :

E cil li ad puisun dune
De venim tute destempree
Puis le fist chaudement covrir
E gesir en pais e dormir.
Des que li reis fu eschaufez
E li venim al cors medlez,
Deus, quel dolur ! murir l'estut ; (8271-7)

[Et il lui donna une potion, remplie de poison, le fit chaudement couvrir, s'allonger tranquillement pour dormir. Dès que le roi se réchauffa, le poison courut dans tout son corps. Dieu, quelle souffrance. La mort était là]

Le roi suivant, Uther Pendragon, meurt lui aussi d'empoisonnement : des Saxons se déguisent en mendiants infirmes et versent un liquide mortel dans le puits du château royal ce qui fait dire à Lazamon que les Saxons « to harme heo weoren wiþte » (9861) [étaient rapides à commettre le mal] et « heo weoren on londe laðest alre uolke » (9977) [les hommes les plus haïs du pays]. Wace insiste sur le fait que les Saxons apprennent facilement les langues étrangères,

¹⁹ Le passage correspondant dans le *Roman de Brut* se trouve aux vers 9236-44. Bien loin d'en atténuer le contenu, Lazamon l'a même amplifié.

moyen efficace pour duper un adversaire : Eappas ainsi « (...) saveit parler maint langage » (8238) et les « humes (...) malfaisanz » (8961) qui tuent Uther, eux aussi « parler sorent maint langage » (8970). Ces guerriers fourbes, menteurs ne méritent que défiance, leur parole ne vaut rien :

Quant il aveient tut pramis
Humages faiz, hostages mis,
Tant par esteit lur fei malveise
Des que il veient lieu e aise
E des que alcuns reis mureit
U de sun cors afiebliseit,
Sempres erent a reveler
E a tolir e a rober (13435-42)

[Après avoir fait toutes sortes de promesses, avoir juré hommage et donné des otages, ils étaient de si mauvaise foi que dès qu'ils voyaient une occasion et un bon endroit, et dès que le roi mourait ou tombait malade, aussitôt ils se rebellaient, pillaient et volaient]

Le pauvre roi breton Carric croit avoir passé un accord durable avec les Saxons mais ceux-ci se tournent aussitôt vers le puissant Gurmunt qui finit par remettre entre leurs mains l'île toute entière. Une fois devenus les maîtres de la Bretagne, les Germains ne parviennent toutefois pas à s'entendre et le pays est divisé en cinq royaumes qui se font régulièrement la guerre. D'ailleurs, lors des campagnes contre Arthur, Lazamon avait fortement souligné la mésentente entre les chefs saxons et leurs guerriers : « heold a þan ilke dæhen Colgrim Sæxes to lahen / ladde & radde mid ræhere strengde » (9996-7) [A cette époque, Colgrim était le maître des Saxons, il les gouvernait et les commandait avec une autorité féroce].

Longtemps les spécialistes de Lazamon insistèrent sur la différence que le poète semblait établir entre les Saxons et les Angles, contrairement à Wace²⁰. En effet, Lazamon est plus virulent dans sa condamnation des Saxons que le chroniqueur français. Ceci vient du fait que Lazamon est toujours plus concerné par les considérations religieuses. Or, les Saxons sont des païens. Hengest et Horsa ont beau être des chevaliers admirables, « ah heo weore hædene þat wes hærm þa mare » (6886) [mais c'était des païens, il n'y avait pas défaut plus grand]. Les Angles, qui remplacent les Saxons après l'arrivée de Gurmunt, sont évangélisés par saint Augustin et sont présentés sous un angle plus favorable. Neil Wright a cependant démontré que la distinction remonte à Geoffroy de Monmouth qui fonda son récit jusqu'au paragraphe 188 sur le *De Excidio Britanniae* de Gildas et l'*Historia Brittonum* attribuée à Nennius puis poursuivit sa chronique en consultant l'*Historia Ecclesiastica Gnetis Anglorum* de Bède : « the sudden appearance of the Angli near the end of Geoffrey's narrative is thus directly attributable to the linguistic usage of his sources »²¹. Et il a montré que Lazamon précise plusieurs fois que les Angles sont des Saxons. Il n'en reste pas moins, que Angles ou Saxons,

Near the end of the poem, Lazamon does become more sympathetic to the English. (...) Especially after Arthur's death, the Britons fall into a vicious cycle of sin and civil war which slowly loses them God's favour, the kingdom, and to some degree the reader's sympathy. Conversely, the stock of the English is rising. In particular, they have now embraced Christianity, thanks to Augustine's mission – whereas the British abrogated their christian responsibilities precisely by refusing to take part in that mission. At the end of the narrative we find that it is the English who serve as a model of unity and civilization, acting, in Geoffrey's words, 'more wisely' than the new degenerate

²⁰ I. J. Kirby, « Angles and Saxons in Lazamon's *Brut* », *Studia Neophilologica* 36, 1964, p. 51-62. Plus récemment, D. Donoghue, « Lazamon's Ambivalence », *Speculum* 65, 1990, p. 537-63 et N. Wright, « Angles and Saxons in Lazamon's *Brut*: A Reassessment », et J. Noble, « Lazamon's 'Ambivalence' Reconsidered », F. Le Saux, éd., *The Text and Tradition of Lazamon's Brut*, Cambridge, D. S. Brewer, 1994, p. 161-70 et p 171-82.

²¹ N. Wright, « Angles and Saxons in Lazamon's *Brut*: A Reassessment », références citées, p. 162.

British. Lazamon too appreciated full well that, as the wheel of history turns, one people rises while another falls.²²

Il faut ajouter, pour nuancer les affirmations de N. Wright, que Lazamon n'abandonne pas les Bretons pour les Angles/Saxons sans regret et c'est avec un lyrisme absent du *Roman de Brut* qu'il prédit que :

(...) no most þu nauere-mære Aengle-lond ahe
ah Alemainisce men Aenglen scullen ahen
and næuermære Bruttisce men bruken hit ne moten
ær cume þe time þe iqueden wes while
þat Merlin þe witehe bodede mid worde
þenne sculle Bruttis sone buhen to Rome
and drahen ut þine banes alle of þene marme-stane
and mid blissen heom uerien uord mid heom-seoluen
in seoluere and in golde in-to Brutlonde
þenne sculle Bruttis anan balde iwurden
al þat heo bi-ginned to done iwurdeð after heore wille
þenne scullen i Bruttene blissen wurden riue
wastmes and wederes sele after heore i-wille (16017-29)

[Jamais plus tu ne posséderas l'Angleterre, ce sont les Germains qui l'auront. Et jamais plus, les Bretons ne la détiendront avant l'époque qui a été annoncée et dont Merlin a parlé dans ses prophéties. Alors les Bretons se rendront à Rome, ils extrairont tous tes os de la pierre de marbre, te transporteront dans la joie et te conduiront, dans (une châsse) d'argent et d'or jusqu'en Bretagne. Alors les Bretons iront à nouveau de l'avant, ils sortiront victorieux de tout ce qu'ils entreprendront. L'allégresse sera à son comble en Bretagne, les récoltes et le climat leur seront favorables].

La ligne de démarcation entre les peuples estimables et les nations détestables est clairement, chez Lazamon, l'évangélisation. Avant la naissance du Christ, nos deux poètes expriment leur admiration pour les Romains et un certain regret pointe même chez Lazamon lorsqu'il souligne la valeur de Jules César : « Wale þat eæuere ei sucche mon in-to helle sculde gan » (3601) [quel dommage qu'un tel homme soit condamné à l'enfer !]. Les deux chroniqueurs reconnaissent aux Romains un talent inégalé pour la stratégie militaire. Ces très grands soldats viennent d'ailleurs à l'aide des Bretons lorsque ceux-ci ne parviennent pas à se débarrasser des pirates Wanis et Melga ou lorsque les Pictes ne cessent de les harceler. Les meilleurs chevaliers bretons sont adoués à Rome : Cassibelaune « (...) hæfde enne sune Kinbelin ihaten / he wes iuaren mid his æme forð into Rome / Augustus Cesar hine madeke cniht þat wes swiðe muchel riht » (4506-8) [avait un fils qui s'appelait Kinbelin. Il était allé à Rome avec son oncle. L'empereur Auguste l'avait armé chevalier. C'était un très grand privilège]. De même, Walwain a été éduqué à Rome et adoué par le pape saint Sulpice en personne. Les légions romaines sont la référence, l'étalon de la puissance conquérante, de la renommée : le Saxon Childric qui débarque en Ecosse pour affronter Arthur « (...) haued uerde wel idone al þa strengde of Rome » (10164) [a une armée bien équipée, toute la puissance de Rome]. Après avoir conquis l'Irlande et le nord de l'Europe, la cour d'Arthur resplendit d'un éclat nouveau, « n'esteit parole de curt d'ume / neis de l'empereür de Rome » (9739-40) [jamais on ne parla ainsi d'une cour, pas même de celle de la Rome impériale].

Les Romains sont présentés comme de très grands bâtisseurs et Rome est une ville qui va au-delà de l'imagination par ses constructions de pierre, ses édifices et remparts. Lors du

²² *Ibid*, p. 169-70.

couronnement d'Arthur à Caerleon, « a þen ilke dahan men gunnen demen / þat nes i nane londe burh nan swa hende / na swa wide cuð swa Karliun bi Uske / buten hit weoren þa burh riche þe Rome is ihaten » (12101-4) [à cette époque, les gens estimaient qu'il n'y avait nulle part ailleurs une ville aussi belle, à la réputation aussi grande que Caerleon-sur-Usk mis à part la cité splendide qui s'appelle Rome]. Les Romains sont aussi admirés pour les nombreuses lois qu'ils ont promulguées²³. Wace salue le roi Coïl, élevé à Rome, et qui « les leis romaines out aprises / E sens e ars de plusurs guises » (5205-6) [avait appris les lois romaines et avait toutes sortes de savoirs et de connaissances]. Laȝamon rappelle que Jules César « (...) dihte feole domes þe het stondeð ine Rome » (3600) [promulgua de nombreuses lois toujours en application à Rome]. Le prestige des Romains est tel que plusieurs rois bretons, et non des moindres, épousent des jeunes filles de familles romaines. Le grand-père d'Arthur, Constantin, arrive de (petite) Bretagne pour devenir roi de (grande) Bretagne, est couronné à Silchester, « emprés li unt feme dunee / Ki des gentilz Romains ert nee » (6443-4) [ensuite on lui donna une épouse, de noble sang romain]²⁴. Arthur choisit Genuevre/Wenhaver « une cuinte e noble meschine / Bele esteit e curteise e gent / E as nobles Romains parente » (9646-8) [une demoiselle gracieuse et noble. Elle était belle, civile et bien née, elle descendait d'une noble famille romaine]. Mais c'est qu'entre-temps, les Romains ont adopté la religion chrétienne. A ce sujet, lors de la guerre entre Arthur et l'empereur Lucius Wace souligne le fait que les Romains se sont alliés au monde païen :

Mult i ot reis e ducs paiens
 Entremedlé as cristiens,
 Ki de Rome lur fieus teneient
 E pur lur fieus Romeins serveient (12523-6)
 [Il y avait là, mélangés aux chrétiens, nombre de rois et de ducs païens, qui tenaient leurs fiefs des Romains et qui étaient donc venus les assister dans leur guerre]²⁵

Hyregas est fou furieux lorsque son oncle Bédouier, le fidèle bouteiller d'Arthur, est tué lors de la bataille. Il blâme, injurie les chrétiens pour leur alliance détestable – faute impardonnable : la bataille prend une tournure de croisade, de mêlée entre les Bretons et les « païens e Sarazins » (12625) :

« Venez » dist il, « fiz a baruns,
 alum ocire ces Romeins,
 ces palteniers, fiz a puteins ;
 la gent ki en D'un'ad crëance
 ne ki en D'un'ad fiance,
 unt amené en cest païs
 pur nus ocire noz amis ;
 alum ocire les paens
 e ensement les cristiens
 ki as paens se sunt justé
 pur destruire cristiënté ! (12710-20)
 [Venez, fils de vaillants seigneurs, allons tuer ces Romains, ces misérables fils de pute ! Ce sont eux qui ont amené dans ce pays, afin de nous mettre à mort, nous et nos amis, ces hommes qui ne croient pas en Dieu, qui n'ont pas foi en lui ! Allons tuer ces païens, et les chrétiens tout aussi bien, qui se sont alliés à eux pour détruire la chrétienté !]

²³ Christopher Cannon, « Laȝamon and the Laws of Men », *Journal of English Literary History*, 1999, a montré l'intérêt tout particulier que porte Laȝamon aux questions juridiques.

²⁴ Il s'agit ici d'un ajout de Wace, non repris par Laȝamon. Geoffroy de Monmouth précise simplement que la jeune fille provenait d'une noble famille puis ajoute qu'elle avait été élevée par l'archevêque Guithelinus.

²⁵ J'utilise ici la traduction d'E. Baumgartner et d'I. Short.

Il est intéressant de noter que ces passages critiques ont tous été ajoutés par Wace. Geoffroy de Monmouth se contente d’opposer les Romains, et leurs alliés, aux forces d’Arthur sans faire aucune référence religieuse. Laȝamon n’a pas repris les précisions de Wace et a simplifié la situation en opposant les chrétiens d’Arthur au monde païen, Romains compris. C’est pourquoi Arthur encourage ses troupes en leur disant : « þreo and þritti kinelond ich halde a mire ahere hond / þæ he hit under sunnen habbeoð me biwunnen / And þis beoð þa forcudeste men of alle quike monnen / hæðene leode – Godd heo seondeð laðe ! / Ure Drihten heo bilæued and to Mahune heo tuhted » (13632-6) [je détiens entre mes mains trente-trois royaumes, que vous m’avez conquis sous le soleil. Et voici les hommes les plus malveillants de la terre, un peuple païen, ennemis de Dieu ! Ils rejettent notre Seigneur et s’en remettent à Mahoun].

L’attaque la plus virulente contre les Romains se trouve dans *Le Roman de Brut* et provient du roi d’Écosse Aguisel qui déclare :

Jo n’oï unques mais nuvele
 Ki tant me semblast bone e bele
 Cume des Romains guerreier
 Unc nes poi amer ne preiser.
 Des que jo unc rien entendi
 Romains e lur orguil hai
 Quel hunte de malvaise gent
 Ki a nul altre enur n’entent
 Ne mais a avoir amasser
 Ke bone gent deit deffier. (10971-80)

[Quant à moi, je n’ai jamais entendu dire nouvelle qui me parût aussi agréable et aussi plaisante que d’aller me battre contre les Romains. Je n’ai jamais pu les aimer ni les estimer. Dès que j’ai eu un peu de jugement, j’ai aussitôt pris en haine les Romains et leur suffisance. Honni soit ce peuple mauvais qui, alors qu’il met toute sa gloire à amasser des richesses, vient ainsi défier un peuple respectable !]

Cette partie de l’intervention du roi d’Écosse est totalement absente du *Brut* de Laȝamon. Angel, se contente de promettre des chevaliers et dix mille fantassins à Arthur dans sa guerre contre les Romains. En effet, à partir du moment où Uther, et surtout Arthur, parviennent à assujettir l’Écosse, il n’est pas plus fervent partisan des rois bretons que les Écossais. Ceux-ci sont alors décrits favorablement. Avant la conquête de l’Écosse²⁶, en revanche, le territoire est un repère de bandits païens, d’hors-la-loi, de forces inquiétantes qui dévastent tout. Les Écossais, associés aux Pictes, sont une menace permanente, indistincte, effrayante. Ils vivent dans un pays qui semble s’étendre hors des terres des hommes, par-delà l’Humber, là où tout n’est plus qu’inconnu et ombre. Ils sont toujours qualifiés de brigands, de voleurs. Rodric, roi des Pictes, « uns huem ert mult plein de malice, / E mult amout gent a rober » (5164-5) [était un homme plein de malveillance, qui prenait plaisir à piller]. Ils semblent avoir des réserves illimitées en hommes car ils s’associent avec toutes les nations nordiques. Les attaques sont soudaines, imprévisibles et incontrôlables : ils arrivent en trombe, ravagent et repartent dans leurs territoires obscurs. Les pirates Wanis et Melga s’avancent ainsi à la tête de tous les hommes du nord :

Mid muchelere uerde heo comen to þissen ærde
 Heo hæfden of Gutlonde ut-lahen stronge
 Of Neorewæi & of Denemarke men swiðe starke
 & of Yrlonde Gillemaur þene stronge
 of Scottene heo hafden alle þa hæhsten

²⁶ Dans le *Roman de Brut*, par Uther au vers 8543 et par Arthur au vers 9526. Dans le *Brut*, respectivement aux vers 9129 et 10956.

& of Galeweode gumen swide kene

& swa heo gunnen wenden ut to Nord-humber-londe (6164-70)

[Ils débarquèrent dans notre pays avec une grande armée. Ils avaient de robustes hors-la-loi du Gotland, des hommes des plus vigoureux de Norvège et du Danemark, Gillemaur le brave d'Irlande, tous les plus grands d'Écosse, et de Galloway des guerriers très vaillants. Et ainsi ils pénétrèrent dans le Northumberland]

Les attaques des Pictes/Écossais sont nombreuses et elles se multiplient lorsque les Romains font savoir aux Bretons qu'ils ne viendront plus les aider : Constantin croit les avoir terrassés, « ær þe dæi weoren a-gan islahen wes Wanis & Melgan / & Peohtes inowe & Scottes vnifohhe / Densce & Norenisce Galewahes & Irreisce » (6413-5) [avant la fin de la journée, Wanis et Melga avaient été tués ainsi que bon nombre de Pictes, d'innombrables Écossais, des Danois et Norvégiens, des hommes de Galloways et des Irlandais] mais Constantin est poignardé par un Pictes à sa cour et au cours du règne de Vortigern les incursions des Pictes redoublent. Ce n'est que grâce à l'appui de Hengest et Horsa que la menace s'éteint : « ne durste nauere Peohtes cumen i þan londes / no ræueres no ut-lahen þat heo neoren sone of-slæhen » (7015-6) [les Pictes n'osèrent plus jamais pénétrer dans notre pays, ni même les voleurs et les hors-la-loi qui étaient aussitôt tués]. Pourtant, on retrouve les Écossais alliés aux Saxons contre Uther et Arthur. Et même après leur ralliement à Arthur, il se trouvera certains Écossais à s'associer à Modred : le territoire est un vivier de guerriers prêts à l'embuscade.

Mis à part cette valeur de menace sourde, les hommes du nord n'ont pas d'autres caractéristiques. Ces peuples ne sont que des masses anonymes, les représentants d'un ailleurs inquiétant, seuls les pirates Wanis et Melga et quelques rois étant nommés. Font exception, les Irlandais²⁷ qui jouent un plus grand rôle. Les Irlandais ont deux particularités essentielles : ils s'associent toujours aux ennemis des Bretons et sont des rustres – opinion tranchée qui a traversé les âges et qui a longtemps fait partie intégrante des relations anglo-irlandaises. L'Irlande est une base arrière pour les pirates Wanis et Melga mais aussi pour le roi païen Gurmunt/Gurmund avant sa conquête de la Bretagne au profit des Saxons. Les Irlandais sont toujours d'accord pour combattre aux côtés des Scandinaves contre les Bretons. Et même si le roi Gillomar devient un fidèle vassal d'Arthur :

(Modret) Paens e cristiens manda ;

Manda Yreis, manda Norreis,

Manda Seissuns, manda Daneys,

Manda ces que Arthur haeient,

E qui sun servise cremeient,

Manda ces qui terre n'aveient,

E ki pur terres servir voleient (13226-32)

[(Modret) fit appel à des païens et des chrétiens. Il fit venir des Irlandais, des Norvégiens, des Saxons, des Danois, il fit appel à ceux qui détestaient et redoutaient Arthur et qui seraient prêts à servir pour obtenir des terres]

Les Irlandais ne sont pas, toutefois, des adversaires particulièrement redoutés car ce sont de piètres combattants. Wace et Lazamon évoquent tous les deux l'équipement très primitif des guerriers irlandais qu'ils qualifient de « nus »²⁸ :

(Gillomar) Combatre s'ala cuntre Artur,

²⁷ Herbert Pilch, « Lazamon's Presentation of Ireland and the Irish », R. Allen, L. Perry et J. Roberts, éd., *Lazamon, Contexts, Language, and Interpretation*, King's College London Medieval Studies, 2002, p 103-15.

²⁸ Aimé Petit, « Le Motif du combattant nu ou desarmé dans le *Roman de Thebes* », D. Buschinger et W. Spiewok, éd., *Le Monde des héros dans la culture médiévale*, Greifswald, Reineke-Verlag, 1994, p 237-43.

Mais nel fist mie a buen eür
Kar si hume furent trop nu ;
N'orent halberc, n'urent escu,
Ne saietes ne cunuisseient
Ne od arc traire ne saveient (9679-84)

[Gillomar marcha contre Arthur mais il n'eut pas de réussite car ses hommes étaient trop vulnérables : ils n'avaient ni haubert ni bouclier, ils ne connaissaient pas les flèches et ne savait pas tirer à l'arc]

Lazamon fait des Irlandais des sauvages, un peuple grossier qui ne connaît aucun raffinement et aucune technique moderne, les quelques passages qui évoquent les habitants de l'île les montrant misérables, miséreux. L'armement des guerriers, celui généralement réservé aux monstres et géants – bâtons, gourdins et haches²⁹, est à l'image de leur sous-développement :

Þer isah Gillomar whar him com Vther
& hæhde his cnihtes to wepne forð-rihtes
& heo to-biliue & gripen heore cniues
& of mid here breches seolcude weoren heore leches
& igripen an heore hond heore speren longe
hengen an heore æxle mucle wi-æxe (8993-8)

[Là Gillomar vit qu'Uther venait à sa rencontre. Il ordonna à ses chevaliers de prendre leurs armes immédiatement. Ils s'empressèrent d'empoigner leurs couteaux, retirèrent leurs braies – leur apparence était étrange – s'emparèrent de leurs longues lances et suspendirent à leurs épaules de grandes haches de guerre]

Giraud de Cambrai a rendu compte de la conquête de l'Irlande par Henri II Plantagenêt : il précise dans son texte que les Normands préféraient les champs, les plaines parce qu'ils étaient lourdement équipés tandis que les Irlandais – légèrement équipés – préféraient bois, sentiers étroits et montagneux³⁰. Il exprime également explicitement le mépris que l'on sent très nettement pointer chez Wace et Lazamon et qui a longtemps caractérisé le regard des Anglais vis à vis de leurs voisins insulaires. Dans son *Histoire et Topographie de l'Irlande*, rédigée en 1185, il va jusqu'à dire :

Although they are fully endowed with natural gifts, their external characteristics of beard and dress, and internal cultivation of the mind, are so barbarous that they cannot be said to have any culture. (...) They are a wild and inhospitable people. They live on beasts only, and live like beasts. They have not progressed at all from the primitive habits of pastoral living³¹.

Le résultat de cet équipement rudimentaire est que les batailles sont toujours expéditives :

(Arður) funde þene king Gillomar þe icumen wes to londe þar
Arður him faht wið & nolde him hiuen na grid
And feolde Irisce men feond-liche to grunden
And Gillomar mid twalf scipen teh from þan londe
& ferde to Irlonde mid harme swiðe stronge (10889-93)

²⁹ Le roi Arthur se bat contre un ogre sur le Mont Saint-Michel qui possède un gros gourdin « mucle clubbe » (12999).

³⁰ M.-F. Alamichel, « La Figure du guerrier dans le *Brut* de Lawamon : réalisme et merveilleux », D. Buschinger et W. Spiewok, éd., *Le Monde des héros dans la culture médiévale*, références citées, p 2-20.

³¹ Gerald of Wales, *The History and Topography of Ireland*, John O'Meara, trad., Harmondsworth, Penguin books, 1951-1982, p. 101. Pour le texte en latin, J. F. Dimock, éd., *Giraldi Cambrensis Opera*, volume 5 : *Topographia Hiberniae*, Rolls Series, Londres, Longmans, Green, Reader, and Dyer, 1867.

[Arthur aperçut le roi Gillomar, qui avait débarqué à cet endroit. Arthur engagea la bataille et ne voulut faire preuve d'aucune retenue, et, implacable, terrassa les Irlandais. Et Gillomar quitta ce pays avec douze navires, il retourna en Irlande dans un piteux état]

Une autre conséquence est que les Irlandais sont toujours prompts à s'enfuir et sont donc traités de couards. Lors de la conquête de l'Irlande par Arthur, « mult les veïssiez guandillier, / e l'un endreit l'autre mucier, / turner es bois e es buissuns, / es viles e es maisuns ! / (...) / Li reis volt en un bois guenchir, / mes ateint fud, ne pot guandir » (9689-92 & 9695-6) [quel spectacle que de les voir se sauver, se cacher l'un derrière l'autre, s'enfuir dans les bois et dans les buissons, dans les villes et dans les maisons ! Le roi voulut se réfugier dans un bois, mais il fut rejoint et ne put s'échapper]. Lorsque les Irlandais débarquent en Bretagne, on voit toujours les survivants se précipiter vers les navires et se sauver par la mer.

Tout ceci n'empêche pas les Irlandais d'être des grands parleurs, des vantards insensés. Lorsqu'Uther part chercher en Irlande les pierres de la ronde des géants, le roi Gillomar n'en revient pas que l'on puisse être intéressé par de simples pierres et se moque ouvertement des Bretons, leur promettant une défaite et une déroute complète. La suite lui prouve qu'il aurait dû se taire : en effet, « þus þe vnwise king plahede mid worden » (8652) [le roi irréfléchi joua avec les mots à la légère]. Gillomar, qui ne sait pas que les pierres sont magiques, est décrit comme un ignorant et un vaniteux. Comme pour les Écossais, cependant, les Irlandais perdent leurs défauts après avoir été conquis par Arthur et même leur médiocrité au combat leur est pardonnée :

And raðe a-hæin comen cnihtes to hireden
mid wepnen wel idihten þurh allen heore mihte
of Scotlond of Irlond of Gutlond of Islond
of Noreine of Denene of Orcaneie of Maneie
of þan ilke londen beod an hundred þusende
iwepneðe þeines ohte on heore londes wise
Neoren hit noht cnihtes no þes wæies idihte
Ah hit weoren men þa kenluketste þa æi mon ikende
mid mucle wiæxen mid longe saxen (12684-92)

[Puis ces chevaliers et leurs hommes étaient rapidement revenus à la cour chargés de leurs armes en provenance de l'Écosse, l'Irlande, le Gotland, l'Islande, la Norvège, le Danemark, les Orcades et l'île de Man. De ces nombreux pays arrivèrent cent mille vaillants guerriers, bien équipés, chacun à la mode de son pays. Ce n'était pas des chevaliers et ils n'avaient pas l'équipement de chevaliers mais c'était les hommes les plus braves qui aient jamais existé. Ils portaient de grandes haches de guerre et de longs couteaux]

Ce genre de revirement est dangereux : les alliances, et autres accords, se font puis se défont tout aussi facilement. Unité et divisions sont les deux mots clés du *Roman de Brut* et du *Brut*. Tous les rois bretons luttent contre la dislocation, le morcellement de leur territoire tandis que le rêve d'empire uni d'Arthur est quasiment planétaire : « þurh eou ich habbe biwunnen vnder þere sunnen » (12467) [grâce à vous j'ai conquis tous les territoires qui existent sous le soleil]. Le symbole de cet empire unifié est bien entendu la Table Ronde où, pour un temps, hommes de toutes nationalités se retrouvent à égalité :

A la Table egalment sœient
e egablement servi esteient :
nul d'eals ne se poeit vanter
qu'il seïst plus haut de sun per ;
tuit esteient asis mœein
ne n'i aveit nul derein
N'esteit pas tenu pur curteis
Escot ne Bretun ne Franceis,

Norman, Angevin e Flameng
ne Burguinun ne Lohereng
de qui qu'il tenist sun fiu,
dés Occident desqu'a Mungiu,
Ki a la curt Artur n'alot :
e ki od lui ne sujornot (9755-69)

[Ils siégeaient autour de la Table dans l'égalité la plus parfaite, et c'est dans la plus parfaite égalité qu'ils étaient servis. Aucun d'eux ne pouvait se vanter d'être mieux placé que son égal : tous siégeaient aux places d'honneur, aucun ne se trouvait relégué à l'écart. Pas de chevalier alors qui puisse être considéré comme courtois, qu'il soit écossais, breton, français, normand, angevin, flamand, bourguignon, lorrain, bref d'où qu'il tienne son fief, de là où le soleil se couche jusqu'aux Alpes, s'il ne se rendait à la cour d'Arthur et n'y restait quelque temps].

Le passage correspondant à ces vers de Wace dans le *Brut* reflète tout des intentions de Lazamon lorsqu'il entreprit de rédiger sa chronique. En effet, le poète anglais « (...) wolde of Engle þa ædelæn tellen » (7) [voulait narrer les nobles faits des Anglais] et c'est bien les différents peuples qui composent la Bretagne ou ceux particulièrement liés à l'ancienne île d'Albion que Lazamon mentionne à la place des Angevins, Bourguignons ou Lorrains de Wace : « þa wes Arður, swiðe heh his hired swiðe hende / þat nas na cniht wel itald no of his tuhlen swiðe bald / inne Wales no in Aenglelond inne Scotlond no in Irlond / in Normandie no inne France inne Flandres no inne Denemarc ... » (11476-9) [Arthur était alors très puissant, sa cour resplendissante, si bien qu'il n'existait pas de chevalier si estimé et si vaillant dans ses actes, au Pays de Galles, en Angleterre, en Écosse ou en Irlande, en Normandie ou en France, en Flandre ou au Danemark ...]. En dépit des guerres, des querelles, des défauts des uns et des autres, Lazamon nous montre que l'identité de son pays est le résultat d'un brassage de multiples peuples, le produit de conquêtes et de convoitises et qu'il est possible de louer les Bretons avec des vers fortement influencés par la poésie vieil-anglaise ou d'être anti-normand tout en traduisant un poème en langue française : toutes ses composantes, contradictoires, forment ce qui émergeait alors en tant que nation anglaise mais devaient se révéler de solides et profondes fondations.